

dont j'avais juré la perte.

Quelques jours après, je revis mon beau-frère, il me conduisit mes enfants une dernière fois, car son départ pour Ronciéras était fixé au lendemain. Ils me racontèrent que leur mère passait ses journées assise et chantait doucement les chansons de son enfance ; elle s'imaginait être dans le mazet et attendait mon retour des champs. D'autres fois, elle parlait à M. Harrys et à mailemoïsselle Jessy. Dieu lui avait ôté la conscience de son malheur. Pendant plus d'une heure, nous parlâmes d'elle. Je la recommandai à leur amour, à leurs soins. Assis sur mes genoux, ils pleuraient en m'écoutant. Enfin il fallut se quitter, se quitter pour ne plus se revoir ! Ils me promirent de m'écrire, de prier pour moi, d'aimer Georges comme leur père. Une dernière fois, je les serrai sur mon cœur ; je les couvris de baisers, j'étais navré de douleur. Georges sanglotait. — « Veillez sur votre petite sœur, soyez ses protecteurs : faites le bien et n'ayez pas honte que du mal. Evitez l'ambition, vous voyez où elle conduit. — Père, nous te promettons de ne pas oublier tes conseils ; donne-nous ta bénédiction. » Et ils tombèrent à genoux. Je posai sur ces têtes d'anges mes mains enchaînées, et je les bénis. Alors, sans ajouter une parole, Georges me présenta la petite Marie ; je la bénis à son tour, et la remettant entre ses bras : — « Georges, lui dis-je, me pardonnes-tu ? » Il me tendit la main, puis la posant sur sa poitrine : — « Tant que je posséderai sur la terre, me répondit-il, un toit et un morceau de pain, tes enfants seront les miens, sur mon honneur je te le jure ! »

Huit jours après cette scène déchirante, je quittai la prison avec mes compagnons de captivité. Des voitures cellulaires nous attendaient à la porte. Là encore il y eut des adieux, des pleurs, des imprécations. Un vieillard essaya de fendre l'escorte pour arriver jusqu'à nous. Les gendarmes le repoussèrent. — « Laissez-moi embrasser mon fils une dernière fois, je ne le verrai plus, je suis si vieux ! » et il se débattait entre leurs bras. Les soldats étaient émus. L'instituteur poussa un jeune homme qui, attendant son tour pour monter dans la voiture, semblait avoir perdu tout sentiment de son existence. « Regarde donc ton bonhomme de père, lui dit-il, il a du nerf pour son âge. » Le condamné tourna la tête et reconnut l'homme qu'on entraînait. — « Brigand ! voilà ton ouvrage ! » s'écria-t-il ; et dans sa fureur, il se précipita sur son compagnon pour le frapper avec ses fers. Les geôliers ne lui en donnèrent pas le temps ; on le hissa de force dans sa cellule. — « Adieu les amis ! et au revoir ! » cria l'instituteur à la foule, en montant après lui. La malédiction du père de sa victime répondit seule à cette dernière plaisanterie.

Nous voyageâmes nuit et jour pour ne nous arrêter qu'au bagne de Toulon. Des condamnés y avaient été amenés de plusieurs points de la France. Presque tous étaient tristes et abattus ; quelques-uns seulement, fanfarons du crime, affectaient une gaieté cynique. Ceux-ci pour la plupart étaient d'anciens forçats, plus fiers de leurs crimes qu'un vieux soldat de ses cicatrices.

Une dernière et suprême humiliation nous attendait à Toulon. Le lendemain de notre arrivée, on nous rassembla dans la cour : là, des gardes-chiourmes, armés de bâtons, nous firent revêtir l'ignoble casaque des galériens ; on nous rasa les cheveux, on nous ôta nos noms d'hommes pour les remplacer par des numéros d'ordre. Avec nos casques grisés aux chiffres rouges, nous ressemblions à un troupeau que le boucher a marqué à la cravache. Quand notre toilette fut achevée, on nous enchaîna deux à deux, par groupes de vingt, que des soldats, le fusil chargé, escortaient jusqu'au port : c'était le nombre que pouvaient contenir les barques amarrées au port. Cinq gendarmes, le pistolet au poing, veillaient dans chaque canot. L'embarquement commença aussitôt. J'arrivai l'un des premiers à bord du vaisseau prêt à lever l'ancre, qui nous attendait en rade. On nous fit monter sur le pont couvert de gardiens chargés de nous recevoir. Nous fûmes fouillés avec soin. Je n'avais sur moi que quelques crayons et mon journal : on me les enleva. Je croyais ne plus tenir à rien sur terre, et cependant cette perte me fut plus sensible que je ne puis dire, car il ne me restait plus ici-bas que cette propriété et cette distraction. Quand je lisais ou que j'écrivais, il me semblait encore causer avec un ami, et ce dernier ami m'abandonnait. Après la visite, on nous enferma dans l'entrepont. Je n'avais encore jamais vu l'intérieur d'un vaisseau : cette prison

longue et étroite, éclairée par des fenêtres carrées aux trois quarts fermées qui ne donnaient guère plus de lumière que celles de mon premier cachot ; cet air lourd et immobile, odeur particulière de la mer et du goudron, firent sur moi une impression extraordinaire. Il me semblait qu'on nous avait précipités vivants dans un tombeau pour y mourir de faim et de désespoir. La trappe s'ouvrit de nouveau, et vingt nouveaux déportés descendirent le petit escalier avec un bruit sinistre de fers. C'était le second canot. Tout à coup, un coup de sifflet se fit entendre : les sabords s'ouvrirent, un air vif et les rayons d'un soleil brillant inondèrent la salle. Quel spectacle magique s'offrit alors à nos regards ! Une mer calme comme un miroir, la ville assise sur le rivage avec ses grands ateliers, ses immenses arsenaux, le bruit de ses machines, le son de ses cloches qui chantaient joyeusement l'Angelus de midi. L'Angelus, c'est l'hymne de la campagne, l'horloge de l'ouvrier. A quatre heures du matin en été, à six heures en hiver, l'Angelus, du haut du clocher de Ronciéras, m'appelait autrefois à l'ouvrage. Au premier coup de l'Angelus de midi, les bœufs s'arrêtaient d'eux-mêmes au milieu du sillon, le labourer relevait sa charrue, le travailleur de garance sortait de sa tranchée ; Henriette, suivie des enfants, apportait au champ où je travaillais le repas du matin : nous déjeunions en causant, assis à l'ombre des rbrusques ou des mûriers ; les alouettes, profitant de la trêve, s'abattaient en tourbillonnant sur la terre fraîchement remuée, pour y chercher leur subsistance. C'était le bon temps. Mais il ne faut pas trop longtemps passer comme les caillies le long des sillons : Henriette retournait à son ouvrage, et je reprenais le mien, jusqu'à ce que l'Angelus du soir vint me dire : « Il est temps de remercier Dieu et de rentrer à la maison. » Derrière ces montagnes qui ferment l'horizon, les anciens camarades se reposent à cette heure, ils sont heureux ; ils portent la tête haute. Et moi ! je la regarde pour la dernière fois, cette chère France : encore quelques heures et je ne la verrai plus, jamais ! Qui suis-je à présent ? le forçat numéro 19, l'incendiaire qui a ruiné sa famille, rendu sa femme folle de chagrin ; qui ne laisse à ses enfants, pour tout héritage, qu'un nom traîné dans les prisons et dans le bague !

Ces idées m'accablaient. Absorbé dans ma douleur, je ne remarquais pas le nombre toujours croissant de mes compagnons d'infortune. Plusieurs heures s'écoulèrent ; je sentis le vaisseau trembler ; les matelots viraient en cadence au cabestan, l'ancre montait peu à peu aux flancs du navire ; la mer, frappée par Phélice, se couvrit d'écume et l'Orient, tournant lentement sur lui-même, se pencha en avant et creusa, sous sa proue tournée vers la haute mer, les vagues de la Méditerranée. « Adieu, adieu ! » crièrent des centaines de prisonniers tendant vers le rivage leurs mains suppliantes. Les sabords retombèrent avec bruit : nous avions vu la France pour la dernière fois.

Dix jours se passèrent. Le temps, d'abord admirable, avait changé ; nous essayâmes une série de grains : le navire avançait péniblement et secouait d'une manière affreuse. Dans l'impossibilité de pouvoir nous tenir sur le pont, nous étions, pour la plupart, étendus sur un hamac, en proie au plus violent mal de mer. L'air de notre prison était affreux, malgré les soins que l'on prenait pour le renouveler, et plusieurs déportés tombèrent malades. Chaque jour le médecin du bord faisait deux visites, et l'on transportait à l'hôpital ceux d'entre nous dont l'état présentait quelque gravité. Nous étions du reste, soumis à une rude discipline ; la moindre infraction aux règlements était sévèrement punie par le retranchement de nourriture et par les fers. Cette sévérité, qui d'abord nous sembla outrée, nous fut dans le fond très-profitable, en empêchant les querelles et les rixes qui n'auraient pas manqué de s'élever parmi 500 prisonniers qui pour la plupart se désolaient.

J'ai remarqué depuis que je suis en exil qu'il n'est venu aucun philanthrope, aucun ami de l'humanité, aucun philosophe moraliste pour nous consoler.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.